

Randonnée du 14 décembre 2025

Le Paris des écrivains

LA COMÉDIE BALZACIENNE



« Si la vérité est impérissable, je vous prédis que ma statue fera du chemin. Cette œuvre dont on a ri, c'est le résultat de toute ma vie ». L'œuvre en question ? Une statue de Balzac, réalisée par Rodin entre 1891 et 1897, qui fut la source d'un véritable scandale, tant sa fabrication prit du temps, et tant son image déplut lorsque l'artiste la révéla au grand public. Une œuvre qui ébranla la représentation traditionnelle des grands hommes, et qui pourtant illustre toute la force créatrice de l'écrivain qu'était Balzac.

Qui aurait pu imaginer qu'un jour on ne puisse pas apprécier le travail d'**Auguste Rodin** ? Ce fût pourtant le cas de la statue de Balzac réalisée par Rodin. Les commanditaires de la statue, **la Société des Gens de Lettres (SGL)**, n'ont pas du tout apprécié l'œuvre. Pourtant la statue est devenue un symbole de la sculpture moderne !

Romanesque comme son modèle, le Balzac de Rodin suscita rebondissements et controverses ! La commande initialement passée en 1891 entre la Société des Gens de Lettres et le sculpteur Henri Chapu n'aboutit malheureusement pas. L'artiste mourut avant d'avoir fini son oeuvre. Le bébé fût donc confié à Auguste Rodin avec l'appui d'**Émile Zola** alors président de la SGL.

Pour Balzac, Rodin désirait quelque chose de nouveau, loin d'une représentation « académique » comme le prévoyait Henri Chapu avec une sculpture d'un Balzac assis, l'air concentré avec une allégorie du théâtre à ses pieds. Rodin, quant à lui, souhaitait exprimer l'élan qui anime un tel génie. Investi, Rodin se rendit d'ailleurs plusieurs fois en **Touraine** d'où est originaire Balzac en quête d'un sosie. Car comme beaucoup d'autres auteurs ou artistes déterministes, Rodin était convaincu que l'origine géographique déterminait la physionomie d'un homme.



Un des rares Portrait d'Honoré de Balzac

Comme se plaît à le raconter Nadar, Balzac aurait exprimé des réticences face au procédé du daguerréotype, sensé lui voler une couche de son âme, mais cette crainte, poursuit Nadar avec une certaine malice, « était-elle sincère ou jouée ? ». Balzac avait été en fait fasciné par cette invention

Il finit par faire poser un voiturier du côté de Tours. Se basant sur de nombreuses représentations de Balzac faites de son vivant et les traits du voiturier, Rodin obtint ainsi **une statue au visage très expressif**. A la présentation de l'œuvre en 1898, le comité de sélection ne reconnut simplement pas l'écrivain !

« L'artiste avait conçu un Balzac étranger, ayant l'attitude d'un lutteur semblant défier le monde. Il lui avait mis, sur ses jambes très écartées, un ventre énorme. S'inquiétant plus de la ressemblance parfaite que de la conception que l'on a de Balzac, il l'avait fait choquant, difforme, la tête enfoncée dans les épaules », confie même un membre de la SGL. La SGL refusa même de payer l'artiste et confia le projet à un autre sculpteur, Alexandre Falguière.



Exposée dans de nombreux salons, l'oeuvre de Robin bénéficia d'une aura internationale. Pour certains, elle exprime parfaitement la problématique de la liberté artistique dans le cadre d'une commande publique. L'oeuvre a finalement trouvé sa place sur le **boulevard Raspail** à Paris et ses adeptes ! « *Il fallait bien une puissance comme Rodin, pour donner forme et pétrir Balzac, le grand pétrisseur d'hommes* », confia Mirbeau dans une tribune.

MONUMENT À BALZAC

136 boulevard Raspail, 75006

Rue Visconti

Pénétrer la rue Visconti, anciennement rue des Marais-Saint-Germain, dédié non au cinéaste italien mais à l'architecte de Napoléon III, c'est faire un voyage dans le temps, suscité par l'étroitesse de ces façades derrière lesquelles vécurent Racine ou Balzac, ou par ses vieux lampadaires qui jettent une lueur pittoresque à la Callot, dont la rue, au prochain croisement, marque l'emplacement de la Palette que fréquentèrent Cézanne, Picasso et Braque. L'histoire, ici, est prégnante. Au rez-de-chaussée de l'immeuble du 17, après avoir vécu rue de Tournon, Balzac connut l'une de ses entreprises malheureuses en se lançant dans l'imprimerie. Entre 1826 et 1828, il s'y fit fondeur, imprimeur, éditeur, aidé par son égérie Mlle de Berny. Delacroix, qui eut son atelier au deuxième étage de 1836 à 1844, y fit de nombreux portraits, dont celui de George Sand sa voisine. « *Ici mourut Jean Racine le 21 avril 1699* », lit-on, gravé

dans la pierre de taille du majestueux hôtel particulier sis au 24, porte cochère et terrasse. Le dramaturge vécut là sept ans avant de s'éteindre, triste et perclus de douleurs, privé des faveurs du roi. Tournez deux fois à gauche et c'est la rue Jacob, dont il faut observer le mythique immeuble du numéro 27, non seulement parce qu'Ingres y eut un petit appartement avant d'aller résider au 17, mais surtout parce que c'est le siège historique des éditions du Seuil, dont le logo a immortalisé l'if et la grille.

Rue du Dragon

Dans l'immeuble du numéro 30, doté d'un étrange encorbellement, une mansarde fut habitée à 19 ans par Victor Hugo, qui y écrivit une partie des *Odes et Ballades* saluées par Chateaubriand, avant de résider chez les parents d'Adèle, rue du Cherche-Midi.

rue Séguier, la dernière demeure d'Albert Camus

Baudelaire était né rue Hautefeuille

Le Procope – 1686

Le Procope est tout simplement l'un des plus vieux cafés de Paris. Célèbre à tous égards, il l'est en particulier pour avoir été le théâtre où furent élaborés bien des projets marquants, comme la rédaction d'articles de *l'Encyclopédie* par Diderot, la préparation de la constitution américaine par Benjamin Franklin, ou ce mot d'ordre lancé le 10 août 1792 d'attaquer le palais des Tuileries.

« *Ce fut dans cet établissement que les Parisiens prirent pour la première fois des glaces* », lit-on dans *Les cafés artistiques et littéraires de Paris*, une monographie écrite par Auguste Lepage en 1882. La consommation de café fit aussi sa réputation, importé à la cour de France à la fin du 17ème siècle par l'ambassadeur de Turquie Soliman Aga, avant d'être vendu dans les établissements auquel il donna son nom.

En 1686, le Sicilien Francesco Procopio dei Coltelli, arrivé en France seize ans plus tôt, achète ce qui va rapidement devenir l'un des cafés littéraires les plus courus. On y parle littérature au 17ème siècle, où c'est une succursale de l'académie toute proche, philosophie au 18ème siècle quand Voltaire, Rousseau et Diderot s'y rencontrent, politique à la Révolution où c'est un club dirigé par Hébert, littérature et politique au 19ème, avec Sand, Musset, Verlaine ou Anatole France, tandis que Gambetta y jette les bases de ses réformes sociales.

Certes, le lieu est aujourd'hui plus touristique que littéraire ou philosophique. On y admire les portraits peints du rez-de-chaussée, la reproduction de la Déclaration des Droits de l'Homme, le chapeau de Napoléon ou les inscriptions « Citoyens » et « Citoyennes » aux portes des toilettes. Vous y accédez par la rue de l'Ancienne-Comédie ou par le passage de la Cour du

Commerce-Saint-André, face à la somptueuse Cour de Rohan que borde un pan de l'enceinte Philippe Auguste, rare vestige du Paris moyenâgeux.

Les Deux Magots – 1812

Mais que sont donc ces deux « magots » ? Les deux figurines chinoises de l'enseigne d'un magasin de soieries qui occupait depuis 1812 le 23 rue de Buci, en référence à une pièce à succès du moment, *Les Deux Magots de la Chine*. En 1873, le magasin est transféré place Saint-Germain-des-Prés, face à l'église éponyme, l'une des plus ancienne de Paris, nécropole des rois mérovingiens. En 1884, la boutique est remplacée par un café liquoriste que fréquentent Verlaine, Rimbaud ou Mallarmé.

Dans les années 1920, les Deux Magots accueillent les surréalistes, avant la fameuse période existentialiste. En 1933, en réaction au Goncourt décerné à Malraux pour *La Condition humaine*, Breton et ses amis créent le prix des Deux Magots. Leur première récompense va au *Chiendent* de Queneau, un roman réglé comme un opéra qui pose les bases de l'Oulipo trente ans avant sa création. On croise alors au café Elsa Triolet, André Gide, Jean Giraudoux, Picasso, Fernand Léger, Prévert, Hemingway, Bob Welch, Sartre ou Simone de Beauvoir. Depuis cette époque, le prix a récompensé des écrivains aussi variés qu'Albert Simonin, Roland Topor, Bernard Frank, Sébastien Japrisot, François Weyergans, Marc Lambron, Éric Neuhoff ou Michel Crépu...

Dans le film de Jean Eustache *La Maman et la Putain*, c'est à la terrasse des Deux Magots que le personnage d'Alexandre, incarné par Jean-Pierre Léaud, rencontre celui de Veronika. Le restaurant sert aussi de décor aux *Aventures de Rabbi Jacob* et à une scène d'*Intouchables*, l'immense succès de l'année 2011.

Aujourd'hui, les garçons toujours habillés d'un rondin noir et d'un tablier blanc, plateau à la main, servent le monde des arts et de la littérature comme celui de la mode et de la politique. On y déguste toujours le chocolat à l'ancienne, tendre et mousseux, préparé avec de vrais carreaux de chocolat.

6, place Saint-Germain-des-Prés

La Closerie des Lilas – 1847

Boulevard du Montparnasse, à la naissance des jardins de l'Observatoire, une terrasse végétale donne son nom à ce haut lieu de la littérature. Avec le Dôme, la Rotonde, le Select et la Coupole, la Closerie des Lilas est l'un des cafés d'artistes et d'intellectuels qui ont animé la vie de Montparnasse, autour notamment du carrefour Vavin, le « nombril du monde » selon Henry Miller.

La première Closerie des Lilas fut construite par François Bullier en 1847, ainsi nommée en référence à *La Closerie des Genets*, une pièce jouée à l'Ambigu Comique : François Bullier planta des lilas et créa « le bal Bullier » à l'emplacement actuel du CROUS. Voisin immédiat du bal, un relais de poste devint le lieu de rassemblement des danseurs et fut rebaptisé en 1883 « la closerie des lilas ». On y rencontre Zola, Cézanne, Théophile Gautier, Baudelaire ou les frères Goncourt.

Au début du 20^{ème} siècle, Paul Fort, plus tard élu « Prince des Poètes » à la suite de Verlaine, Mallarmé et Léon Dierx, y joue aux échecs avec Lénine... Il crée les « Mardis de la Closerie », un rendez-vous intellectuel de renom où les poètes échangent et déclament des vers à l'assemblée. Apollinaire ou Jarry se joignent à eux, bientôt suivis par les peintres du Bateau-Lavoir qui viennent de Montmartre jusqu'à Montparnasse pour se mêler aux poètes de la Closerie.

En 1922, une dispute entre André Breton et Tristan Tzara marque la fin du mouvement Dada. Puis, alors que sévit la prohibition aux États-Unis, la Closerie devient un haut lieu de l'intelligentsia américaine, avec des écrivains comme Hemingway, Fitzgerald ou Miller qui font la réputation de Montparnasse. C'est d'ailleurs à la terrasse du restaurant que Fitzgerald fait lire le manuscrit de *Gatsby le Magnifique* à Hemingway, ce chef d'œuvre publié en 1925 et récemment adapté à l'écran.

Depuis 2006, le jury du prix du livre incorrect s'y réunit au début de chaque année.

171 Boulevard du Montparnasse

Le Flore – 1887

Sur le modèle du prix des Deux Magots, Frédéric Beigbeder crée en 1994 le prix de Flore pour récompenser un jeune auteur au talent jugé prometteur. Le café sert d'ailleurs de décor au film de l'écrivain, *L'amour dure trois ans* (2012).

Le café de Flore doit son nom à une sculpture de la déesse antique Flore située de l'autre côté du boulevard. À la fin du 19^{ème} siècle, Charles Maurras, installé au premier étage, y rédige *Au signe de Flore* et crée la *Revue d'Action française* en 1899. Vers 1913, c'est le rez-de-chaussée qu'investit Guillaume Apollinaire : avec son ami André Salmon, il le transforme en salle de rédaction, avant d'y créer la revue *Les soirées de Paris*. En 1917, à la terrasse du Flore, Apollinaire crée les conditions de la naissance du surréalisme, en organisant la rencontre entre les jeunes Aragon et Breton qui animeront quelques années après ce mouvement dont il invente le nom.

Dans les années 1930, le Flore est le lieu de réunion du Paris littéraire et artistique : Georges Bataille, Robert Desnos, Léon-Paul Fargue, Raymond Queneau, Michel Leiris y côtoient Derain, les frères Giacometti, Zadkine ou encore Picasso. Le monde du cinéma et du théâtre ne sont pas en reste : Marcel Carné y croise Serge Reggiani, Jean-Louis Barrault y mène sa troupe.

Lorsqu'en 1939, Paul Boubal rachète le Flore, une nouvelle élite intellectuelle fréquente le café, en particulier Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir qui en font leur siège, comme en témoigne le philosophe : « *Nous nous y installâmes complètement : de neuf heures du matin à midi, nous y travaillions, nous allions déjeuner, à deux heures nous y revenions et nous causions alors avec des amis que nous rencontrions jusqu'à huit heures. Après dîner, nous recevions les gens à qui nous avions donné rendez-vous. Cela peut vous sembler bizarre, mais nous étions au Flore chez nous.* »

Des penseurs roumains s'y retrouvent aussi, Emil Cioran, Eugène Ionesco et l'essayiste Benjamin Fondane. En 1984, Miroslav Siljegovic rachète le café de Flore et la Closerie des Lilas.

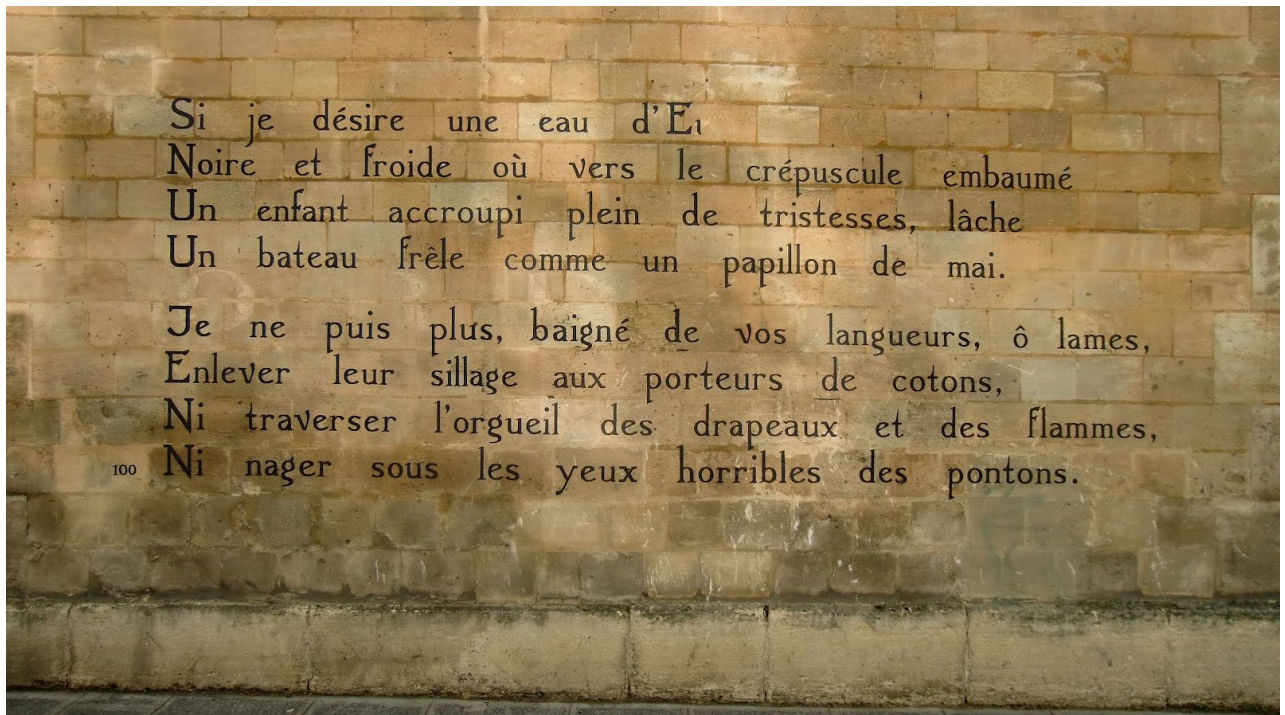
172 Boulevard Saint-Germain

DÉJEUNER POÉTIQUE



Pour le déjeuner, rendez-vous rue Descartes, à la Maison de Verlaine. C'est dans cet immeuble que le poète à la vie tumultueuse, amant de Rimbaud, mourut en janvier 1896, malheureusement dans la maladie et la misère. En 1922, Ernest Hemingway investit les lieux pour y installer son atelier, de manière beaucoup plus fructueuse. Aujourd'hui, c'est un établissement chaleureux qui vous accueille, avec ses murs de pierres apparentes et ses plats gourmands et frais.

UN MUR D'IVRESSE



Quel rapport entre Arthur Rimbaud et les finances publiques ? Un mur. Mais pas n'importe lequel. Le mur d'enceinte de la Direction Général des Impôts, recouvert depuis 2012 du poème *Le Bateau Ivre* dans son intégralité. Calligraphiée à la main, sur plus de 300m², cette fresque fait résonner les mots de ce poète libertaire, marginal et illuminé, dans une rue qui n'a pas été choisie au hasard. Non seulement elle hébergea divers écrivains (Hemingway, Prévert...) mais c'est également là que le poète déclama ce poème dans un restaurant – aujourd'hui disparu – en 1871.

FRESQUE LE BATEAU IVRE

Rue Férou, 75006

Les Trois mousquetaires de Alexandre Dumas Maison d'Athos

Athos habitait rue Férou, à deux pas du Luxembourg ; son appartement se composait de deux petites chambres, fort proprement meublées, dans une maison garnie dont l'hôtesse encore jeune et véritablement encore belle lui faisait inutilement les doux yeux. Quelques fragments d'une grande splendeur passée éclataient çà et là aux murailles de ce modeste logement : c'était une épée, par exemple, richement damasquinée, qui remontait pour la façon à l'époque de François Ier, et dont la poignée seule, incrustée de pierres précieuses, pouvait valoir deux cents pistoles, et que cependant, dans ses moments de plus grande détresse, Athos n'avait jamais consenti à engager ni à vendre. Cette épée avait longtemps fait l'ambition de Porthos. Porthos aurait donné dix années de sa vie pour posséder cette épée.